

Au cœur de la Tempête :



*L'Idéal d'Humanité des Héros
Guyanais.*

Dédicace

A travers cette participation au
Concours du Jeune historien Guyanais,
nos élèves deviennent à leur tour
des passeurs de mémoire, contribuant
à faire vivre le récit de ces soldats
qui, loin des projecteurs, ont combattu
avec le même courage et la même
abnégation que leurs frères d'armes.
Français, britanniques ou américains.
Merci à notre jeunesse d'inscrire leur
bravoure dans notre patrimoine
commun.

Puissions-nous toujours honorer leur
mémoire et transmettre leur histoire
aux générations futures.
Merci et bravo!

A. COSTADE,

Principal du collège CONCORDE Maurice DUSMENIL



le 31/03/2025

Préface

La Seconde Guerre mondiale, ce conflit global qui a marqué le XXe siècle, n'a pas épargné les frontières des empires coloniaux. Bien que la guerre ait éclaté en Europe, elle a touché chaque coin du monde, y compris la Guyane française, où des hommes ont répondu à l'appel de la France Libre, se battant sur des fronts qui s'étendaient de l'Europe à l'Amazonie. Ils n'étaient pas des spectateurs lointains de l'histoire, mais des acteurs à part entière, en première ligne des combats.

Les Guyanais, issus de cette terre aux multiples cultures et héritages, ont fait le sacrifice ultime pour défendre la liberté, la dignité et la souveraineté de leur patrie coloniale. Que ce soit en métropole, dans les forêts tropicales de la Guyane ou dans les déserts de sable d'Afrique du Nord, ces hommes et ces femmes se sont retrouvés unis dans un seul but : repousser les forces de l'opresseur, souvent au prix de leur vie.

Les témoignages de ces combattants, souvent oubliés ou réduits à des chiffres, racontent l'histoire d'une résistance silencieuse mais déterminée. Des soldats guyanais ont combattu dans l'ombre, loin des projecteurs, mais leur courage et leur détermination ont été tout aussi forts que ceux des autres, qu'ils soient Français, Britanniques ou Américains.

"Les soldats tombent, mais la guerre ne prend fin que lorsque nous cessons d'y croire", écrivait le général Charles de Gaulle, incarnant à la fois la douleur et l'espoir de ceux qui se sont battus. Cette citation trouve une résonance particulière lorsqu'on parle des combattants guyanais. Leur engagement dans la Seconde Guerre mondiale fut une lutte pour la justice et la liberté, un combat que l'histoire ne doit pas oublier.

Ce récit se veut un hommage à ces hommes et femmes dont les noms, parfois effacés de nos mémoires, ont marqué de manière indélébile l'histoire de la Guyane et de la France. Mais ce n'est pas seulement l'histoire de la guerre que ces élèves de troisième cherchent à raconter. C'est aussi un appel à la paix, un appel à l'humanité. Car la guerre, par-delà ses victoires et ses défaites, nous enseigne une leçon inaltérable : aucun sacrifice n'est véritablement nécessaire si l'humanité parvient à trouver la voie du dialogue, de la compréhension et du respect mutuel.

À travers ces pages, nos élèves se souviennent de ces héros oubliés, et s'engagent à ne jamais perdre de vue ce qui devrait être l'objectif ultime de tout un chacun : un monde où la guerre soit un souvenir du passé et la paix, un présent durable pour les générations à venir.

Que ce récit, loin de glorifier la violence, serve de témoignage de l'humanité dans ses moments les plus sombres et de l'espoir qui a toujours guidé ceux qui ont lutté pour la liberté.

Que leurs voix résonnent jusqu'en Ukraine, en Russie et même en Palestine.

Enide CORNEVAUX,
Professeure de Lettres de la 3ème TERCEIRA

“Une trouble tranquillité”



Ma terre, la Guyane, en 1939, est un vaste territoire au cœur de l’Amazonie, un creuset de cultures et de luttes sociales, où les voix des bushinengués, des amérindiens, des créoles et des colons résonnent dans un paysage politique en pleine mutation. A l’aube d’une Tornado mondiale, toutes ces communautés vivent des réalités distinctes mais interconnectées, façonnées par leur histoire et leurs aspirations.

Pour la communauté bushinenguée, par exemple, la vie est ancrée dans des traditions ancestrales. Dans les villages, les rituels et les coutumes étaient préservées, mais les pressions extérieures, notamment l’exploitation des ressources naturelles et les politiques coloniales, commencent à menacer leur mode de vie. La résistance s’organise autour de la défense des terres et de la culture, avec un désir croissant de reconnaissance et d’autonomie. Galoni de même que Kouset, en tant que gardiens de la forêt, expriment leur inquiétude face à la déforestation et à l’impact de la colonisation sur leur peuple.

De son côté, la communauté amérindienne, souvent marginalisée, ressent les effets des décisions politiques prises à Paris car les promesses de développement et d’intégration à la société française sont perçues avec scepticisme. La lutte pour les droits territoriaux et la préservation de la culture amérindienne est au cœur de ses préoccupations. Ainsi donc, Paioyo, “l’anaconda” dans sa langue, aspire lui à un dialogue avec les autorités, espérant que sa voix puisse enfin être entendue dans les couloirs du pouvoir.

Mon frère, François FORTUNE, un créole guyanais, incarne l’aspiration à la modernité. Fasciné par le progrès technologique, il voit dans l’aviation un moyen de relier la Guyane au monde. Son rêve de devenir pilote est alimenté par l’idée de pouvoir transporter des marchandises et des personnes, d’ouvrir des horizons. Dans un contexte où les inégalités raciales et sociales persistent, il se bat pour prouver que la compétence et le talent ne dépendent pas de l’origine ethnique. Ses ambitions sont teintées d’un fort désir de changement et de reconnaissance.

Moi, Mauricine EPAILLY, figure essentielle du système de santé, me retrouve à un carrefour. J’observe les souffrances des mes patients, souvent liées à la pauvreté et à l’absence de ressources. Mon rêve de partir en métropole est motivé par l’espoir d’une formation supérieure et d’un meilleur avenir. Je souhaite acquérir des compétences qui me permettraient de revenir aider ma communauté. En quête d’identité, je souhaite m’ouvrir à de nouvelles perspectives.

A cette époque, la Guyane est donc le théâtre de tensions sociales et politiques. Les aspirations de chacun d'entre nous, bien que différentes, se rejoignent dans un désir commun de changement, de reconnaissance et d'avenir.

Nos voix, enracinées dans notre identité, résonnent comme un écho des luttes à venir, alors que l'histoire s'apprête à basculer.

Chapite 2

“Un grondement de Tonnerre”



Dans ce contexte paisiblement froid, une annonce nous bouleversa et des réactions diverses et variées s'enchaînèrent rapidement alors que le pays est encore dans l'ombre d'un conflit mondial une vingtaine d'années auparavant.

J'entendis parler de “Kouset, un Saramaka et Ndyuka qui avait des raisons de s'engager: son père était parmi les douzaines de piroguiers tués au cours des années par des évadés du bagne. Quand il reçut l'offre d'aller tuer des blancs, il accepta vite ce qu'il avait vu comme une opportunité de se venger”. Pour lui, l'annonce de la guerre représentait une opportunité de défendre non seulement son peuple, mais aussi ses terres. Dans les villages, les discussions s'intensifiaient autour de l'idée de s'engager dans le combat armé. Pour lui, il ne s'agissait pas seulement de rejoindre les rangs de l'armée française mais de lutter pour la reconnaissance de son peuple et de ses droits. Il se leva, déterminé et déclara: “Si nous devons nous battre, ce sera pour notre Liberté. La guerre peut être un moyen de montrer que nous existons, que nous avons notre place dans ce monde”. Sa décision d'engager le combat était également une manière de revendiquer son identité et de résister à l'oppression coloniale.

Le nom d'un jeune homme nommé Galoni, de vingt trois ans qui vivait au cœur de la forêt résonna de même. Lui, menait une vie simple grâce à la chasse et à la cueillette, dans son village natal. Chez les Alukus, tout le monde vivait de la chasse, de la pêche et de la cueillette. La mère de Galoni, Marie était très connue pour ses remèdes à base de plantes. Galoni savait tout sur les forêts, les fleuves et les secrets que seule une vie en symbiose avec la nature pouvait offrir.

Il entendit des rumeurs dans le village, une guerre avait éclatée et certains se positionnaient quant à un éventuel départ mais lui, décida de rester protéger la terre de ses ancêtres. Il se fit la promesse de protéger sa terre natale au prix du sang. Sa mère s'inquiétait de voir son fils partir mais Galoni la rassura: “Je n'irai pas défendre leur sol, je défendrai le mien! Ma pirogue est mon arme. Je connais chaque recoin de nos fleuves. Je peux transporter des messages, des provisions, aider ceux qui en ont besoin”. Il, était prêt à utiliser toutes ses connaissances pour soutenir sa communauté face aux incertitudes de la guerre.

Paioyo, ce nom qui signifiait “l’anaconda”, se fit aussi connaître. Il était amérindien et vivait donc dans un territoire vierge de civilisation européenne à cette époque où le monde entier était bouleversé par cette guerre. Il entendit jusque chez lui le bruit de la guerre et les murmures d’hommes affolés. Le fleuve, autrefois synonyme de richesse et de vie, devenait le lieu de luttes acharnées pour la survie. Pour Paioyo, la guerre ne se vivait pas seulement sur les champs de bataille, elle se vivait aussi et surtout dans les cœurs, là où la détermination à protéger leur terre natale prenait racine. “Ce n’est pas seulement la guerre des européens, c’est notre guerre à nous, celle de notre culture et de notre existence”. Il décida ainsi de s’organiser avec d’autres membres de sa communauté pour protéger les forêts et les fleuves, conscient que la guerre pouvait exacerber les menaces qui pesaient sur leur mode de vie.

Mon frère, quant à lui, partit entre temps en métropole, en formation, vit dans l’annonce de la guerre une occasion de prouver sa valeur et son engagement envers la Patrie. Pour lui, l’aviation était un symbole de modernité et de progrès, et il souhaitait mettre ses compétences au service de la France. “Je veux servir”, déclara t-il avec passion “L’aviation peut changer le cours de cette guerre. Je veux être là, dans les cieux, à défendre notre terre et notre peuple”. Son désir de combattre était alimenté par un mélange de patriotisme et d’un besoin de reconnaissance dans une société où les créoles étaient souvent sous-estimés. Il prit sa décision et m’écrivit pour me le faire savoir mais je ne me résolvais pas à le dire à mes parents. Cette nouvelle les anéantirait.

Chacun donc, à sa manière, réagit à l’annonce de la guerre en 1939. Nos décisions étaient influencées par notre identité, nos valeurs et nos aspirations. Quant à moi, la suite de l’histoire révélera mon implication.

Dans ce contexte tumultueux, nous nous levions pour défendre notre terre, nos cultures et notre dignité, prêts à faire face à l’inconnu.

“Une décision inattendue”

Le soleil encore endormi, hésitait à caresser l’horizon de ses rayons dorés, quand les hurlements déchirants de maman m’avaient arrachée brutalement à mes rêves. Un goût de cendre froide avait alors envahi ma bouche, comme si j’avais avalé la tristesse du monde. Depuis des semaines, la peur, telle une bête tapie dans l’ombre avait masqué chaque parcelle de joie, transformant les souvenirs heureux en fantômes pâles. Mais ce matin, c’était une explosion de douleur pure. Les sanglots de maman, rauques et désespérés, avaient lacéré l’air comme des coups de couteau. Mes pieds avaient à peine effleuré les marches de l’escalier, que je les avais dévalées à la vitesse de la lumière.

“Ils ont pris François!” avait craché maman, le visage déformé par un chagrin qui semblait, à cet instant, la consumer de l’intérieur. “Ils l’ont enrôlé! Envoyé à l’abattoir!”

François, mon frère, mon roc, mon phare dans l’obscurité. L’imaginer là- bas, depuis deux semaines, dans cet enfer de fer et de feu, me vidait de toute substance, me transformant en une coquille vide. Papa tentait de la réconforter, mais ses paroles sonnaient creuses, comme une mélodie désaccordée face à l’horreur absolue. Ses bras autour de maman semblaient impuissants à étouffer ses sanglots.

Un éclair de lucidité avait traversé mon esprit embrumé. Je ne pouvais pas rester les bras croisés, à attendre que le destin frappe. François avait besoin de moi, de mon obstination, de ma rage de vivre. “Je partirai le rejoindre” avais-je déclaré, la voix à peine audible, mais chargée d’une détermination inflexible, une flamme fragile dans la tempête.

Maman s’était retournée vers moi, les yeux rougis injectés de sang, le visage ravagé par l’angoisse. “Tu es complètement folle, Mauricine ! Tu ne sais pas ce qui vous attend!”

“Je sais, maman. Mais je refuse de le laisser affronter ça seul. Je vais me porter volontaire comme infirmière. Au moins, je pourrai veiller sur lui, panser ses blessures, et celles des autres”.

L’idée avait surgi comme une évidence, une bouée de sauvetage jetée dans cet océan de désespoir, une lueur d’espoir, un astre clignotant dans la nuit.

Les convaincre fut une bataille épuisante. J’ai dû promettre monts et merveilles, jurer de ne prendre aucun risque insensé, de rester prudente. J’ai plaidé que je serai plus utile là-bas, au cœur de la tourmente qu’ici, à me consumer de chagrin et d’impuissance. Finalement, ils avaient abdiqués, terrassés par mon entêtement et, je crus, par l’espoir que ma présence puisse conjurer le mauvais sort, tel un talisman.

Alors j’avais décidé de dire adieu à la maison, à l’odeur réconfortante du chocolat créole et aux rires dominicains désormais lointains, relégués au rang de souvenirs précieux. J’avais étreint maman et papa, leur gravant dans le cœur la promesse d’un retour, François et moi, entiers et victorieux. Et avec le cœur lourd comme une pierre, mais gonflé d’une force insoupçonnée, j’avais pris le chemin de la guerre, prête à défier l’ombre pour ceux que j’aimais le plus que tout.

Chapitre 4

“Une arrivée en trombes”



En ce matin là, très brumeux, le vent frais de l'Atlantique soufflait sur le port de Marseille. Un cargo, le “Saint-Laurent”, venait d'accoster, nous déversant sur le sol européen comme des âmes en quête d'un nouveau destin.

Parmi elles, j'avais repéré Kouset, fraîchement débarqué du Surinam, qui portait en lui les traditions de sa terre natale et l'espoir d'un avenir meilleur.

Il avait quitté ses terres, poussé par le désir de défendre ses convictions mais surtout afin de prouver sa valeur.

Moi, Mauricine, j'avais fait le voyage pour des raisons très personnelles. Mon frère, François, dans l'armée de l'air, m'avait envoyé une lettre secrète, pleine d'inquiétudes. Je n'avais pu en rester là, les bras croisés, alors qu'il risquait sa vie sur le front.

A l'hôpital militaire de Marseille, j'avais rencontré Kouset que j'avais déjà repéré en débarquant vêtu de sa tenue de guerrier et moi, de mon uniforme blanc. Nous partageâmes alors un regard chargé d'émotions. Nous avons tous deux quitté notre terre natale pour nous retrouver dans ce territoire en guerre. Les jours avaient passé, et une amitié naissante s'était transformée en quelque chose de plus profond. Ensemble, nous avons rêvé de jours meilleurs, loin des bruits des bombes et des cris des blessés qui nous faisaient tressaillir.

Dans le chaos, Kouset, lui, s'était retrouvé face à un groupe de soldats allemands, m'avait-il raconté. Il n'avait pas eu le choix : il avait dû se battre. Mais au moment où il s'était apprêté à tirer, il avait aperçu un visage familier parmi celui des soldats ennemis. C'était Anikie Awagi, le capitaine en chef des Saramaka qu'il avait laissé à Cayenne après les formalités d'enregistrement en tant

qu'engagé volontaire à titre étranger. Kouset ne l'aurait, du coup, jamais imaginé face à lui en tant qu'ennemi de l'Europe.

Un instant de silence s'installa entre eux, un moment suspendu où l'amitié avait semblé l'emporter sur la guerre.

De mon côté, je réalisai que l'hôpital était devenu un champ de bataille, et je pris une décision audacieuse. Je rassemblai les blessés et les conduisis vers un abri souterrain, risquant ma propre vie pour sauver ceux qui en avaient besoin. Dans ce moment de bravoure, je me rendis compte que la guerre ne pouvait pas éteindre l'humanité qui brillait en moi.

Alors que la nuit tombait, Kouset et Anikie, quant à eux, malgré leurs uniformes opposés, trouvèrent un terrain d'entente. Ils décidèrent de mettre de côté leurs divergences pour me sauver ainsi que les autres. Kouset savait que j'étais en danger, il le sentait. Alors, ensemble, ils élaborèrent un plan audacieux pour évacuer l'hôpital, unissant leur forces pour surmonter l'horreur de la guerre. A cet instant précis se mêlèrent, en eux, un mélange de courage et de ruse. Ils parvinrent à sortir de l'hôpital, mais pas sans pertes. En chemin, Kouset se rendit compte que la guerre ne se mesurait pas seulement en victoires et en défaites, mais aussi en liens tissés dans l'adversité.

Finalement, après une nuit de chaos, nous trouvâmes tous refuge dans un petit village. Nous avions découvert une force insoupçonnée en nous. Nous réalisâmes que notre amitié transcenderait les frontières et les conflits.

Kouset et moi, blottis l'un contre l'autre, avons passé une nuit à la fois d'horreur et d'amour, de complicité et de peur qui, sans que l'on s'en doute, allait transformer notre vie pour toujours.

...Alors que le soleil se levait sur un nouveau jour, nous prîmes la décision de nous battre non seulement pour notre pays, mais aussi pour un monde où l'humanité primerait sur la guerre. Ensemble, nous étions prêts à affronter les défis à venir, désormais unis par des liens indéfectibles.

Au petit matin, nous nous étions tous endormi d'un sommeil de plomb.

Au réveil, l'horreur... Kouset avait disparu. « Où était-il passé ? Que lui était-il arrivé ? » me demandai-je. Anikie et moi découvrîmes des indices qui nous laissèrent penser qu'il s'était sacrifié pour nous protéger...L'angoisse nous étreignit et nous décidâmes de ne reculer devant aucun obstacle jusqu'à ce que nous ne l'ayons retrouvé.

“Des ombres sur la forêt”



En Guyane, jusqu'en 1942, territoire à la croisée des chemins, le monde était plongé dans le chaos de la Seconde guerre mondiale. La vie continuait mais avec une intensité teintée de lutte et de résilience. Mes parents, restés sur place, m'avaient raconté que les fleuves serpentants, qui jadis apportait la Paix et la Prospérité, étaient désormais le théâtre de luttes et d'angoisses quant à la survie.

Il s'était avéré que les piroguiers, ces hommes courageux qui naviguaient sur les eaux troubles, transportaient la vie et la santé aux populations isolées. Le rôle de Galoni, avait donc été crucial, car l'approvisionnement devenait de plus en plus compliqué. En communes, les populations se contentaient parfois des cultures locales, mais au centre ville, les gens étaient affamés, se refusant à élargir leur consommation à la châtaigne, au fruit à pain et aux viandes de bois.

Un appel à consommer le soja, le manioc, à faire pousser des baccas ainsi que de multiples fruits exotiques avait été répandu par les autorités mais la consommation était restée timide. Des recettes étaient même relayées par la Presse. La volonté de favoriser des cultures oubliées s'appuyait sur l'école. L'enseignement agricole et surtout l'existence d'un jardin scolaire dans toutes les écoles étaient devenus obligatoires et les menus des cantines mettaient à l'ordre du jour les produits locaux. La ville de Cayenne se couvrait de jardins potagers.

Les largages aériens des américains qui apportaient des provisions par avion, étaient une lueur d'espoir dans l'obscurité. Les habitants se rassemblaient, les yeux fixés vers le ciel, attendant avec impatience les parachutes qui descendaient lentement, comme des promesses de vie.

Mais au-delà de cette aide, une autre lutte se profilait.

Les amérindiens, gardiens ancestraux des terres excentrées, se levaient pour défendre leur héritage. Les hommes courageux comme Paioyo prenaient soin des familles, transportaient nourritures et remèdes ancestraux à travers les forêts et les fleuves.

Leur rôle était indispensable au vu de l'approvisionnement rarissime. Pour Paioyo il fallait rester unis pour résister.

Les familles créoles étaient déchirées, la mienne la première. Nous avions laissé nos parents, derrière nous, eux, si inquiets pour nous qui combattions sur le front européen. Les lettres, rares et précieuses, circulaient comme des trésors, apportant des nouvelles de l'autre côté de l'océan. Nous allions bien, nous tenions le coup ! Chaque mot était un souffle d'espoir, un rappel que, malgré la distance, l'amour et la solidarité demeuraient.

Beaucoup d'enfants livrés à eux-même, dans les rires et les larmes, se forgeaient leur propre identité, unissant leurs voix pour chanter des chants de Résistance et d'espoir.

Ainsi, au cœur de la Guyane, la guerre tissait des liens invisibles entre les générations, entre les luttes pour la survie et la quête d'une Paix durable.

Mes parents étaient inquiets mais en vie et les liens qui les unissaient se renforçaient jour après jour. Les échos de cette époque résonnent encore aujourd'hui en eux, leur rappelant à chacun que même dans les moments sombres, la Lumière de l'Humanité peut briller avec éclat.

Chapitre 6

“Une alliance improbable”



La guerre ne se déroulait pas seulement en France métropolitaine ou en Guyane pour le ralliement mais aussi en Europe. Ainsi, François, lors d'une de ses nombreuses missions périlleuses en avion eu l'occasion de rencontrer de nombreuses personnes, celles dont on devait se méfier et celles avec lesquelles on tissait un lien fort. Cependant, l'une de ces rencontres le marqua particulièrement. Il me la conta. Il s'était agi de sa rencontre, en 1940, avec James, un jeune homme de 23 ans originaire d'un petit village du nord de l'Angleterre. Bien que James n'avait jamais voulu être soldat, il avait vite su qu'il n'avait pas le choix. L'appel de son pays était fort, et comme beaucoup d'autres jeunes hommes, il s'était engagé dans l'armée britannique. La guerre allait transformer sa vie à jamais.

Après une formation brève mais intense, James fut envoyé en France où il se retrouva sur la ligne de front. La guerre était bel et bien plus que ce qu'il avait imaginé. Les bruits incessants des bombardements, les tranchées boueuses, les camarades qui tombaient autour de lui- tout cela créait une réalité qu'il aurait jamais pu anticiper. Les visages des autres soldats, leurs regards marqués par la peur et la fatigue, le hantaient la nuit. James n'était plus le jeune homme insouciant qu'il avait été.

Un jour, en Octobre, car il n'avait plus vraiment la notion du temps, James et son unité furent envoyés à l'est de la France, dans une petite ville au bord de la ligne de front. Leur mission avait été de défendre un carrefour stratégique qui reliait plusieurs routes importantes. Les allemands étaient proches, et une bataille décisive avait semblé inévitable. Les nuits étaient froides, et les journées, sous un ciel gris, semblaient interminables; James, malgré son courage, sentait un poids dans son cœur. Il s'était demandé si la guerre aurait une fin et s'il s'en serait sorti indemne.

Un matin, alors que le brouillard avait recouvert tout le paysage, les tirs avaient commencé. James prit son fusil, se glissa hors de la tranchée avec ses camarades et se dirigea vers la ligne ennemie.

Chaque pas était un défi, chaque souffle une lutte pour rester en vie. L'odeur de la poudre, la terre tremblante sous les explosions, tout était irréel, comme dans un mauvais rêve.

Au moment où ils se rapprochèrent de la position ennemie, James aperçut un jeune soldat allemand, à peine plus vieux que lui, qui regardait dans sa direction. Un instant de silence suspendu s'installa entre eux. James hésita, mais la guerre ne laissait pas de place à l'indécision. Il leva son fusil et tira. Ce fut un acte rapide, presque mécanique, mais James sentit un poids énorme sur ses épaules. Il ne s'était pas imaginé qu'il tuerait un homme qui, comme lui, avait probablement des rêves et des peurs similaires. Ce moment marqua un tournant dans son esprit. La guerre, pensait-il, n'était pas seulement une lutte entre nations, mais une lutte contre la part d'humanité qui résidait en chacun de nous.

La bataille fut longue et difficile, mais finalement, l'unité de James réussit à repousser les forces ennemies. Mais ce n'était pas la victoire qui occupait l'esprit de James. C'était cette rencontre, cette seconde d'humanité partagée avec un ennemi. A la fin de la journée, alors qu'il se tenait dans la boue, couvert de sang et de poussière, il se demanda si la guerre, avec toute sa brutalité, valait vraiment la peine.

En racontant cette histoire à François, son histoire, James avait encore ce goût amer en bouche, le goût du sang versé, il ne se remettrait sans doute jamais de cette vision : ce regard qui le hantait.

Les mois passèrent, et James continua à se battre, traversant l'Europe, toujours marqué par cette première rencontre avec l'ennemi. Le bruit de la guerre devenait un fond sonore constant, et peu à peu, il se sentait de moins en moins humain, plus une machine qu'un homme. Mais il n'oublia jamais ce regard, ce jeune soldat allemand, qui, à un instant, avait été tout ce qu'il était lui-même.

Cette histoire transmise par mon frère, me toucha au plus haut point était devenu le symbole de l'horreur même.

“De la Guyane à la France Libre”



Le 18 Juin 1940, l'appel du Général de Gaulle sonna le glas d'un refus de la capitulation en lançant un Appel à la Résistance. La France fut secouée par cet appel et des réactions en chaîne eurent lieu. En Guyane, Claude CHANDON, capitaine de réserve et directeur de la 1^{ère} compagnie des voltigeurs de la Guyane refusa ainsi l'Armistice et entra en liaison avec le Général de GAULLE, en vue d'un ralliement à la France Libre. Menacé d'être arrêté il se réfugia à Georgetown, en Guyane britannique. Selon les dires de mes parents, il se décida à rejoindre les unités combattantes gaullistes et fit passer environ 150 hommes, des bagnards évadés pour la plupart, en Guyane hollandaise, avec lesquels il rejoint le Gabon afin de pouvoir fournir des soldats à l'armée de LECLERC. Le récit de ce combat épique parvint ainsi jusqu'à moi.

La nuit tombait lentement sur les terres inhospitalières de la Guyane, où les bruits des oiseaux nocturnes se mêlaient à ceux des hommes préparant leurs derniers moments avant l'attaque. Claude Chandon, capitaine de réserve, avait l'habitude de ces nuits sans sommeil. Dans la pénombre de la jungle amazonienne, le murmure du vent et les craquements des arbres faisaient écho à l'immensité de la guerre qui se déployait autour de lui.

Son regard, perçant, scrutait l'horizon, tandis que sa compagnie de voltigeurs se tenait prête, silencieuse. Ils étaient loin de l'Europe, loin des lignes de front traditionnelles, mais le combat était le même. Chandon, bien que vétéran de la Première Guerre mondiale, n'avait jamais été aussi conscient de la précarité de la situation. Le régiment qu'il commandait était petit, mais déterminé. Ces hommes étaient les derniers remparts contre l'invasion des forces de l'Axe dans la région.

"Le matin ne viendra pas pour tous, mais nous devons tenir", avait-il dit à ses hommes, d'une voix ferme mais teintée de cette mélancolie propre aux chefs de guerre qui avaient déjà vu trop de camarades tomber. Il savait que cette nuit pourrait être leur dernière.

Claude Chandon s'avança vers l'un de ses lieutenants, un jeune homme tout juste sorti de l'école militaire, le regard inquiet.

"Il faut nous préparer, lieutenant. Le colonel attend une offensive dans les heures à venir. La jungle est notre alliée, mais elle peut aussi être un piège", dit-il en désignant les arbres imposants qui semblaient se refermer sur eux.

Le lieutenant hocha la tête, sa nervosité palpable. "Vous êtes sûr de votre plan, capitaine ?"

"Il n'y a pas de certitude en guerre, mais la chance sourit à ceux qui osent", répondit Chandon avec un sourire énigmatique.

Soudain, un éclat de lumière déchira la nuit. Le bruit des moteurs ennemis, lointains mais de plus en plus proches, se fit entendre. Les Allemands avaient commencé à attaquer.

"Position, vite !", cria Chandon.

Les voltigeurs se déployèrent avec la précision d'une machine bien huilée, disparaissant dans les fourrés, prêts à tendre un piège. Chandon, malgré la lourdeur de son équipement, se faufila à travers la végétation dense. Chaque mouvement, chaque respiration, était minutieusement calculé. Il savait que son rôle était crucial dans cette bataille, qu'il devait garder le moral de ses hommes, les guider à travers l'enfer de la jungle.

L'attaque fut fulgurante. Les bruits des fusils et des explosions résonnèrent dans toute la forêt. Chandon, au cœur de la mêlée, ne cessait de donner des ordres, de rallier ses troupes. L'ennemi avançait en rang serré, mais les voltigeurs, agiles et implacables, les harcelaient de tous côtés. Un moment de gloire. Mais aussi un moment d'angoisse. Le bruit soudain d'une rafale fit écho dans la nuit.

Claude Chandon s'effondra, frappé par une balle qui l'avait atteint au torse. Un cri d'agonie s'éteignit dans sa gorge. L'impact fut brutal, mais ce n'était pas la douleur qui le perturba, c'était le regard de ses hommes qui le cherchaient, prêts à se sacrifier pour lui. Il n'eut pas le temps de leur faire un signe. Ses yeux se fermaient lentement, son corps abandonnant l'énergie nécessaire pour continuer à combattre. Il savait que la fin approchait, mais, pour un instant, il se retrouva dans un état de calme étrange, presque solennel. Il avait fait son devoir.

Autour de lui, la bataille continuait, mais une partie de l'âme de la 1ère compagnie de voltigeurs semblait s'éteindre avec lui. Le silence s'installa après l'attaque. Les Allemands, bien qu'ayant perdu des hommes, ne s'attendaient pas à ce que la résistance se fasse avec une telle violence. Mais le capitaine Chandon, ce modèle de courage et d'abnégation, ne serait plus là pour les guider.

Ceux qui survécurent se replièrent sous la conduite du lieutenant, emportant son corps hors de la ligne de feu. Mais son esprit demeura parmi eux, un phare dans l'obscurité, un héritage de ferveur et d'héroïsme dans la guerre. La 1ère compagnie de voltigeurs avait perdu son capitaine, mais la guerre, elle, ne faisait que continuer.

Cet homme demeure encore dans le cœur de ceux qui ont résisté et l'expression «Vivre libre où mourir» qui résonna un temps ailleurs, rallia des hommes dans un seul idéal.

“Une empreinte laissée par de Grands hommes”



La guerre et son incessant balai de batailles armées dura encore quelques années. François me raconta quelques épisodes que je pense essentiels pour mesurer l’empreinte de certains de nos hommes sur l’issue du conflit.

- En Avril, le 18 de l’année 1942, le raid de Doolittle par exemple fit, depuis les airs, encore de multiples victimes.

Un homme s’y distingua, Maurice DUMESNIL, sous le commandement de l’Amiral HALSEY qui dirigeait la flotte. Le survol de Tokyo eu lieu de jour et non de nuit. La première phase se déroula néanmoins comme prévu. Les bombardiers atteignirent l’agglomération de Tokyo en volant à très basse altitude. Une seule idée en tête: atteindre les cibles sans encombres. Le stress les gagnait, ils étaient comme étranglés par la pensée de rater les cibles et de se faire capturer. Disposant chacun d’une tonne de bombes, ils larguèrent celles-ci sur des installations industrielles et portuaires, en évitant soigneusement le palais impérial pour ne pas heurter le sentiment religieux des Japonais. Sur les 80 hommes de ce raid, 71 y ont survécu dont DOOLITTLE lui-même et DUMESNIL. Mais ils ont dû leur salut aux paysans chinois qui résistaient aux japonais. Dans les semaines suivantes, ceux-ci s’étaient cruellement vengés en exécutant en masse les civils suspectés de les avoir aidés.

Ce fait d’armes secoua l’opinion publique japonaise car c’était la première fois que l’Empire du Soleil levant était attaqué sur son propre sol. Il prirent alors conscience que l’insularité ne les protégeait plus.

Une autre figure s’illustra durant cette période: Justin CATAYE qui s’engagea à Pau en 1941. Il pu ainsi participer à de nombreuses batailles et s’illustra par sa ténacité et son courage. Figure par sa désertion de l’armée d’Afrique vichyste, il rejoignit les forces françaises Libres de même que CHANDON en 1943 .

Revenons un instant à KOUSET, qui s'était volatilisé près de Marseille où il nous laissa dans l'expectative en nous protégeant d'une mort certaine. Mon âme l'accompagnait où il se trouvait, je ne renonçais pas à mon amour pour lui. Il s'était sacrifié pour nous laisser la vie et s'était retrouvé près de Soissons. Brave qu'il était il réussit à s'évader avec son commandant et quelques camarades, à s'emparer d'un véhicule militaire et après deux jours d'errance il parvint à rejoindre la côte d'où il se faufilait à travers villes et campagnes mais dans un excès de confiance en soi, il se fit encore prendre. Cette fois, on le molesta, le maltraita, on essaya de le faire parler mais il ne lâcha rien, focalisé sur le fait de s'évader à nouveau pour nous rejoindre Anikie et moi. De nombreuses séances de torture ne le firent guère parler alors il fut décidé de le contraindre par l'extrême force et lui coupant la jambe. Il était aveuglé par la douleur mais ne reculait pas, il ne céderait pas devant la menace !!!

Le manque de soin, de médicaments et la douleur le tiraillaient tellement qu'il eu l'idée de se faire passer pour mort, victime de septicémie. C'est ainsi qu'on balança son corps inerte de manière à libérer une geôle et qu'il resta caché deux jours entiers avant de se sauver. Une seule idée en tête, me retrouver, comme promis, à Paris; c'était le Plan en cas de problèmes. Il ne s'arrêta à aucunes difficultés, de villes en villes jusqu'à Paris. A son arrivée, une foule en liesse, du monde partout, des cris de victoire et des sourires lui firent penser qu'il s'était passé quelque chose de favorable à la population . En ces temps de guerre, il ne put que se dire que son périple était terminé et trouverait sans aucun doute quelqu'un pour l'aider à me retrouver.

“Le retour aux Racines”



La guerre était donc bel et bien terminée et quatre personnes s'étaient retrouvées dans le vacarme victorieux de Paris. J'avais retrouvé mon frère François dont la renommée était parvenue jusqu'à moi. Anikie qui avait toujours veillé sur moi, un jour se fit surprendre par un allemand en fuite qui l'avait reconnu. Il mourra ainsi, aux portes de la Libération.

Je veillai à chercher Kouset, sans relâche, je faisais le tour des hôpitaux, et de tous lieux où était recensés les ressortissants des Guyane et environs, en vain. Mais un jour, on vint me chercher pour soigner les plaies d'un blessé et en arrivant je me retrouvai face à mon amoureux, que je ne reconnus même pas sur le moment. Lui non plus ne m'avait pas reconnu. Il se retrouva face à une femme accompagnée d'un enfant, un petit garçon, de trois ans environ. La femme sourit et chuchota quelque chose aux oreilles du gamin, notre enfant. Il couru jusqu'à lui et s'entendit appelé: "Papa...tu es vivant!"

L'étreinte se fit alors à deux, puis à trois car François avait pu la rejoindre, après tout ce temps, et...ils étaient vivants!

Quelques semaines plus tard, repus d'amour, et de tendresse nous entendîmes parler d'un bateau qui vomirait les combattants antillo guyanais, blessés ou non, en leur lieu de provenance. La décision avait déjà été prise de retourner en nos terres.

Le soleil se levait lentement à l'horizon, teintant le ciel de nuances dorées et orangées, alors que le bateau glissait doucement sur les eaux calmes de l'Atlantique. A bord, une atmosphère de mélancolie et d'espoir régnait parmi nous, les passagers.

Parmi eux, nous comptions : Mon âme sœur Kouset, et notre fils, ainsi que mon frère. Nous nous tenions côte à côte, nos cœurs battant à l'unisson, impatients de retrouver notre terre natale, la Guyane et ses alentours.

Leur voyage avait été long et semé d'embûches, plus de trois semaines. Je me remémorais les jours passés dans les hôpitaux de campagne, soignant des soldats blessés, tandis que François avait, dans le ciel, affronté les tempêtes de la guerre, pilotant son B-25 avec bravoure. Nous avions tous deux connu la peur, la perte et la douleur, mais aussi l'amitié et la solidarité. A nos côtés, Kouset qui avait été fait prisonnier, partageait notre retour. Sa résilience et son esprit indomptable avaient été une source d'inspiration pour tous.

Alors que nous naviguions vers la Guyane, les souvenirs affluaient. Je m'étais remémoré les rires des enfants dans les rues de Cayenne, les odeurs des plats créoles cuisinés par ma grand-mère, et les histoires qu'elle me racontait. François quant à lui, pensait aux vastes forêts, aux fleuves scintillants et à la chaleur du soleil sur sa peau. Kouset, lui, entonnait un chant qu'il clôtura par un cri:

“ Jenga!!!” qui signifie “Construire”. L'idée de persévérer, de repousser les limites et de prouver sa valeur en était empreint. Ce cri représentait toute la pensée qui l'animait: le combat ne s'arrêtait pas là ! Debout sur une seule jambe, il sentait pourtant monter en lui, la Force.

“Nous avons survécu à l'enfer,” murmura Kouset, le regard perdu sur l'horizon. “mais c'est aux terres des Guyanes que nous appartenons.”

J'avais hoché la tête, les larmes aux yeux. “Oui, notre terre nous attend. Nous avons tant de choses à reconstruire, tant de vies à honorer.” “Chaque pas que nous ferons sur cette terre sera un hommage à ceux qui n'ont pas eu la chance de revenir. Nous porterons leur souvenir avec nous.”

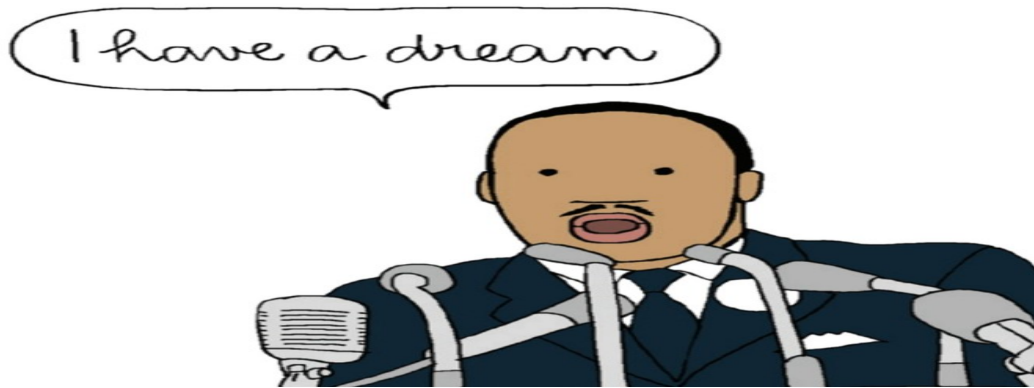
Le bateau approchait des côtes, et une vague d'émotion nous submergea. Nous nous tenions la main, unis par des liens indéfectibles, prêts à affronter un nouveau chapitre de notre vie. La Guyane, avec ses paysages luxuriants et son histoire riche, nous accueillait de nouveau à bras ouverts.

Alors que le bateau accostait, oncle François, son neveu, mon cher et tendre et moi, nous échangeions des regards complices. Nous savions, que notre retour marquait le début d'un nouveau voyage, celui de la guérison et de la reconstruction. Ensemble nous allions redonner vie à nos rêves, honorer nos souvenirs et bâtir un avenir lumineux pour les générations à venir.

Nos cœurs battaient à l'unisson, marqués au fer rouge par les bruits de guerre, résonnant avec l'écho de la terre qui les avait vu grandir. Nos âmes, marquées par la guerre, trouvaient enfin la paix dans le doux parfum de la Liberté retrouvée.



“L’écho des silences.”



Nous, héros des Guyane, avions été, deux ans après notre retour, conviés à assister à une cérémonie en leur hommage. La ville, le Pays, la Patrie avait tenue à saluer le courage de ses Héros. Nous, des hommes n’écoulant que leur courage, partis défendre un idéal.

La cérémonie se déroulait sur la place du Coq, à Cayenne, un lieu déjà chargé d’histoire, où la stèle érigée en hommage aux héros de la première guerre mondiale mais réactualisée de manière à ce que les Héros de la Seconde guerre y soient associés, se dressait fièrement. Les discours s’enchaînaient, célébrant le courage et le sacrifice de ceux qui avaient combattu pour la Liberté. Les drapeaux flottaient au vent, et les visages des anciens combattants brillaient de fierté. Pourtant, une ombre planait sur cet événement, une tension palpable dans l’air. Kouset se tenait à l’écart, le regard fixé sur la stèle. Il avait décidé de ne pas participer, refusant de se plier à une symbolique qu’il jugeait inappropriée.

Pour lui, cette stèle, bien qu’elle rendit hommage aux héros, était aussi le symbole d’une histoire qui avait souvent ignoré les voix des bushinengués et des amérindiens, premiers défenseurs de ces terres. “Comment célébrer un héritage qui ne nous reconnaît pas ?” nous avait-il déclaré à François et à moi qui l’avions encouragé à prendre la parole. Paioyo, lui, restait silencieux mais n’en pensait pas moins. “Nous avons combattu pour notre terre, mais notre histoire est souvent effacée.” Les applaudissements résonnaient, mais pour lui, ils n’évoquaient que l’écho d’une injustice persistante. Il savait que son refus de participer à cette cérémonie ne serait pas compris par tous, mais il était déterminé à faire entendre sa voix. Finalement, alors que le maire de Cayenne prenait la parole, Kouset, interrompit le flot des discours. Le murmure de la foule s’éteignit, et tous les regards se tournèrent vers lui. “Nous ne pouvons pas célébrer un héritage qui ne reconnaît pas les sacrifices de nos peuples,” déclara t-il d’une voix forte et claire. “Les bushinengués et les amérindiens ont défendus ces terres bien avant que d’autres ne viennent se battre pour elles. Nous avons été les premiers à résister, et pourtant, notre histoire est souvent oubliée”. Un silence lourd s’installa, et les murmures de la foule se transformèrent en un grondement de soutien. Nos visages, nous, anciens combattants, d’abord surpris, se durcirent, mais beaucoup acquiescèrent, comprenant la profondeur de ses mots.

Ce qui avait commencé comme une cérémonie d'hommage s'était transformé en un évènement revendicatif, une prise de conscience collective. "Nous ne demandons pas la charité," poursuivirent-ils mais la Reconnaissance. Nous voulons que notre histoire soit racontée, que nos sacrifices soient honorés." Les applaudissements éclatèrent, d'abord timidement, puis avec force. Les voix de ceux qui avaient longtemps été réduits au silence s'élevaient, réclamant justice et reconnaissance. La cérémonie, au lieu d'être un simple hommage, était devenue un cri de ralliement pour tous ceux qui avaient été oubliés.

Alors que le soleil se couchait sur Cayenne, illuminant la place d'une lumière dorée, Kouset savait qu'il avait fait le bon choix. Ce jour-là, il n'était pas seulement un héros, mais un porte-voix pour son peuple, mon homme.

La stèle, bien qu'érigée pour honorer les héros, était désormais le symbole d'une lutte pour la Reconnaissance et la Dignité. Et dans ce moment de vérité, l'histoire de la Guyane s'était réécrite, une voix à la fois.

Remerciements :

Nous, les jeunes historiens de la troisième Terceira, tenons à remercier, tout particulièrement, notre chef d'établissement, M. COSTADE, d'avoir permis notre participation à ce concours.

Nous remercions de même notre Principale adjointe, Mme MERLIN pour l'organisation de l'atelier.

Un merci tout particulier à Mme la documentaliste, Mme TEFFO, de nous avoir laissé investir le CDI pour nos recherches et l'écriture de notre nouvelle.

Merci à notre relecteur, M. LARMIGNAT, notre professeur principal pour sa relecture de notre œuvre.

Merci enfin à notre professeur de Lettres, Mme CORNEVAUX, qui nous a accompagné durant l'élaboration de ce projet.

Les jeunes historiens de Concorde :



"Au-delà des frontières, l'humanité"

La Première Guerre mondiale n'a pas seulement ravagé les champs de bataille européens. À des milliers de kilomètres de là, en Guyane, des hommes et des femmes, issus de terres coloniales, ont répondu à l'appel de la France, se battant à la fois pour leur patrie d'adoption et pour des idéaux d'égalité et de liberté.

Dans cette histoire croisée entre le sol guyanais et européen, deux destins se dessinent : celui de soldats guyanais envoyés sur le front de la Grande Guerre, et celui de leurs frères d'armes européens, confrontés à l'horreur des tranchées. À travers ces voix, souvent oubliées, s'élève un hymne à l'humanité partagée dans l'adversité, un récit de courage, de fraternité et de sacrifices.

D'un côté, la Guyane, ses jungles, ses rives isolées, d'où partent ces jeunes hommes, pleins d'espoir, pour défendre une nation à laquelle ils appartiennent à peine. De l'autre, l'Europe, théâtre d'une guerre industrielle où le sang humain se mêle à la boue des tranchées. Entre ces deux mondes, des histoires d'engagements, de solidarités, mais aussi de souffrances, se tissent et se croisent.

Dans ce roman où se mêlent la brutalité du conflit et la beauté des liens tissés dans la guerre, l'auteur nous invite à redécouvrir des histoires de bravoure oubliées, à la fois individuelles et collectives. Un hommage aux hommes et aux femmes, souvent invisibles, qui ont fait face aux horreurs de la guerre, tout en gardant intacte leur humanité.

À travers ces pages, la guerre est racontée non seulement comme un conflit, mais comme une épreuve de l'esprit et du cœur, où l'on découvre que, malgré les frontières et les souffrances, ce qui unit l'Humanité reste plus fort que ce qui la sépare.

Ce groupe d'écrivains de la 3ème TERCEIRA a eu à cœur d'intégrer et de transmettre leur vision de ce conflit.

Nous félicitons donc Sandra, Loriane, Cintifa, Renesmée, Doulyndo et Frédéric.